

Trahir la race Portrait de l'intellectuel québécois en Judas

Catherine Mavrikakis

Volume 50, numéro 1 (279), février 2008

Québécois, encore un effort...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2008). Trahir la race : portrait de l'intellectuel québécois en Judas. *Liberté*, 50(1), 35–44.

Trahir la race

Portrait de l'intellectuel québécois en Judas

Catherine Mavrikakis

To be an American (unlike being English or French or whatever) is precisely to imagine a destiny rather than to inherit one.

LESLIE FIELDER

Lorsque j'étais enfant, mon père, dès qu'on le questionnait sur l'origine de son patronyme ou encore sur sa physionomie de métèque, répondait sans sourciller : « Je suis Chinois, moi, Monsieur, et mes enfants, eux aussi, le sont. » Ainsi mon père pensait-il balayer du revers de la main toute la question de l'héritage. Lui, le fils d'une mère grecque et d'un père qui se voulait italien, puisque né à Rodos en 1906, avait passé sa jeunesse à Alger et était venu au « Canada », à l'âge de 23 ans. Mon père se proclamait donc apatride ou Chinois, pour exaspérer ses interlocuteurs, car il détestait plus que tout qu'on le pense à partir de ses origines. Il voyait dans cette adéquation obligatoire de soi à soi la véritable aliénation, un reste de fascisme. Ma mère, une Française, n'avait pas beaucoup de recul face à son héritage, c'est le moins qu'on puisse dire... Devant ma mère, il nous fallait sans cesse, par nos actes et paroles, prouver que nous ne voulions pas être Québécois ou Chinois et que jamais nous ne serions autre chose que des « petits Français ». C'est pourquoi je fus fort étonnée, moi qui ai passé ma jeunesse dans un lycée français « à l'étranger » et qui ai été bercée par les chants patriotiques gaullistes, de lire ce que la revue *Liberté* me proposait comme point de départ pour une réflexion :

Si l'idéal français peut toujours se résumer par *tout un chacun devrait pouvoir penser par soi-même*, l'idéal britannique, pour sa part, énonce plutôt : *tout un chacun devrait pouvoir être soi-même*. La différence est de taille. Penser par soi-même, en effet, suggère que chaque individu

soit à même de questionner son héritage et de se le réapproprier, tandis qu'être soi-même suggère plutôt qu'il s'agit d'accepter son héritage, d'y demeurer fidèle, bref, d'en être le porte-parole.

S'il peut bien sûr être pensé — et la philosophie française des Lumières en témoignerait — que l'idéal français est capable d'une constante critique de ce qui le constitue, je me permettrai ici d'avancer que cet idéal se fonde naïvement sur la croyance inébranlable en sa propre capacité de jugement. Il renvoie prétentieusement les autres idéaux à des adhésions identitaires primaires et se croit ainsi au-dessus de tout soupçon, dans une distance, en fait, fort peu critique... J'ai envie, pour m'amuser, de faire le reproche d'une telle candeur au libellé de la revue *Liberté* tel qu'il m'a été présenté. Et je dirai vite que, si l'idéal français est capable de questionner son héritage, cet idéal doit très certainement être aussi à même d'interroger ses mythes et ses légendes. Plus sérieusement, j'ajouterai que, là où je serais d'accord avec *Liberté*, c'est sur le questionnement nécessaire de son héritage par tout individu, toute nation, toute civilisation. Mais je trahirai encore *Liberté* en avançant que je ne crois pas que cette capacité soit le privilège de la pensée française. En effet, à partir de ce qu'il m'est possible de comprendre de mon héritage de fille d'immigrants venus dans les années 1950 en Amérique du Nord, je ne peux penser ce qui m'a été légué qu'en termes d'invention ou de réinvention de soi, à travers les histoires et les vies de mes parents, lesquelles j'espère avoir su traduire, déformer ou encore malmener. Je serais bien embêtée si l'on me demandait d'être la porte-parole de ce que je suis, parce que, pour une enfant d'immigrants, la question de l'identité n'est pas simple et que j'aurais trop de voix en moi à faire entendre ou à faire taire. Il me semble que ma tâche a toujours été celle de trahir, de traduire en d'autres termes, souvent très peu fidèles, ce qui m'a été confié, afin d'arriver à quelque chose comme une pensée natale ou une terre natale. Ce processus est loin pour moi de me donner une identité claire. En cela, je serai peut-être vraiment américaine, une fille d'un continent, de l'Amérique, du Nouveau-Monde (ce qui ne veut pas dire grand-chose politiquement, je l'avoue), comme le

suggère le critique Leslie Fielder, dont j'ai mis une phrase en exergue. Mon appartenance ne va absolument pas de soi, et ne peut être, en aucun cas, naturelle ou encore donnée à ma naissance. Mais à mon identité je travaille... Sans cesse.

En fait, ce n'est pas seulement dans la lignée américaine que je me permettrai de me glisser ou de couler la pensée d'une nation québécoise. Il me semble que ce qui me conduit à poser la question d'un « que faire de ce qui nous constitue ou de ce qui nous est propre ? » — que l'on soit « immigrant » ou enfant d'un « ici » — trouve sa plus belle figuration dans la parole du poète Hölderlin, qui, aux toutes premières heures de l'idée de nation allemande, essayait de définir ce que serait l'âme allemande :

Ce qui nous est propre, il faut l'apprendre tout comme ce qui nous est étranger. C'est en cela que les Grecs nous sont indispensables. Pourtant, c'est justement en ce qui nous est essentiel, rationnel, que nous n'atteindrons jamais leur niveau, car, répétons-le, le plus difficile est le libre usage de ce qui nous est propre¹.

L'héritage grec de la culture allemande demandait, pour Hölderlin, à être sans cesse interrogé, puisque apprendre le propre et savoir en faire un usage libre, voilà ce qui, pour le poète, était le plus exigeant. Le natal, ce sur quoi se bâtit, souvent, le national, ne pouvait à ses yeux s'appréhender que par le passage vers une altérité donnée en héritage, vers l'apprentissage d'autres langues, d'autres cultures, et restait un processus interminable où l'âme allemande ne serait jamais à la hauteur du passé qui la constituait. C'est pourquoi le projet allemand de Hölderlin était aussi un projet de création-traduction en allemand d'autres langues, d'autres littératures, non pas dans le but de s'approprier celles-ci, mais bien dans l'idée d'y faire naître la langue natale et la culture propre, nées du contact sans cesse repensé avec une altérité inassimilable, avec son propre héritage sans cesse redécouvert. Hölderlin se permit donc de traduire Sophocle, qui était

1. Friedrich Hölderlin, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 1003.

sa culture, en pensant ainsi donner à la langue allemande une âme. On sait que sa traduction reste encore incompréhensible en allemand et que l'héritage chez Hölderlin devait rester obscur, soumis à une interprétation infinie. Pour Hölderlin, « la Grèce aura donc été ce vertige et cette menace : un peuple et une culture s'indiquant, ne cessant de s'indiquer comme inaccessibles à eux-mêmes² », dira le philosophe Lacoue-Labarthe dans ses commentaires sur le poète.

Trouver le natal est une épreuve en soi que toute nation doit se donner à accomplir. Bien sûr, si ce natal apparaît comme évident pour certains pays, il semble que pour Hölderlin la grandeur d'une nation dépende de sa capacité à garder une part inaccessible, à elle — même, à ne pas se donner comme sujet possédant un savoir sur ce qu'elle est. En cela, la nation allemande aura, dans les horreurs qu'elle a commises, été très peu fidèle à la pensée de la naissance de la nation hölderlinienne.

Liberté demande « s'il nous faut incarner ou non notre héritage, le laisser parler pour nous, nous laisser dicter notre conduite » « ou, au contraire, l'interpeller, le questionner, le tordre, afin de nous permettre d'énoncer ce que nous sommes ». Je répondrai à cela que je ne peux penser l'héritage qu'en termes de trahison et même de haute trahison.

Au Québec, les intelligences se dépensent dans un travail obsessionnel sur la trahison, sur la ligne à suivre du parti, travail qui fait de chacun le porte-parole de la vraie souveraineté, le drapeau de sa nation. On pend haut et court celui ou celle qui oublie de se soumettre aux diktats de la pensée. Et, en cela, il est vrai que le Québec a peut-être adopté une position plutôt anglo-saxonne qui privilégie la représentation par soi de soi et même des autres. Pour preuve, je citerai le blogue de l'écrivain Claude Jasmin, où celui-ci distribue les médailles de fidélité ou de trahison :

Ce qui cloche aujourd'hui ? C'est de voir tant d'indépendantistes chiper sur les faiblesses d'un jeune chef. C'est une honte pour moi de

2. Philippe Lacoue-Labarthe, « Hölderlin et les Grecs », *L'imitation des Modernes*, Paris, Galilée, 1986, p. 81.

voir mon camarade l'écrivain Victor-Lévis [sic] Beaulieu tourner le dos au jeune Boisclair pour soutenir un adversaire mou, Mario Dumont, admirateur des Jeff Filion [sic]. C'est une trahison. D'une lourde bêtise. Dès 1970, René Lévesque, avec bon sens, rassemblait « pour la cause » un monde disparate. Des gens de droite comme de gauche. Alors, quel est le nom de cette impatience ? Trahison. Après l'installation d'une patrie, viendra [sic] normalement les nécessaires clivages entre conservateurs et libéraux québécois. Droite et gauche. Après pas avant³.

Dénoncer les éventuelles trahisons, tel est devenu le jeu national auquel nous nous prêtons depuis déjà trop longtemps, en croyant ainsi mieux définir notre raison d'être. N'y a-t-il pas là, malgré tout, quelque héritage inconscient de la pensée de Trudeau, tout occupé, dès les années 1960, à penser « la nouvelle trahison des clercs ». J'ai, je l'ai souvent dit, en admiration l'écriture de Thomas Bernhard parce qu'elle sait, comme l'a fait Judas envers Jésus, trahir l'Autriche pour mieux être fidèle au destin de celle-ci. Trahir comme Judas est un art nécessaire et difficile, et il n'a plus rien à voir avec celui d'un simple agent double. Judas occupe une place sacrificielle puisqu'il doit incarner l'odieux afin qu'advienne le destin du christianisme. Celui qui trahit, dans les yeux des autres, peut aussi être celui par qui tout arrive. Si l'on demeure le simple porte-parole de son ethnie, de sa race, de sa classe sociale ou de son genre sexuel, il n'y a plus aucune place pour une transformation, pour le futur. On reste là à danser autour de son propre monument aux morts. Il ne saurait y avoir pour moi de véritables rois ou souverains que ceux qui sont à même de détourner, de défaire, de traduire et même parfois de détruire ce dont ils sont les gardiens. La souveraineté, qu'elle soit celle du Québec ou celle d'une fille d'immigrants, ne peut être une mimésis d'un soi imaginaire, fondée simplement sur l'histoire et l'institution de celle-ci sous la forme commémorative : la souveraineté doit être futuriste, mégalomane et savoir inventer demain, quitte à cracher sur ce qu'elle a été. Les souverains

3. Voir <http://www.claudejasmin.com/wordpress/?p=608> (consulté le 15 novembre 2007).

peuvent avoir parfois le pouvoir de tout changer, et la souveraineté, quand elle existe, est capable d'inventer un récit qui ne soit pas simplement préfabriqué. Le projet québécois ne pourra être que celui d'un traître, voire d'un criminel qui perpétuera un assassinat permanent de la fidélité, paranoïaque et terroriste, à lui-même et à son passé. Il ne pourra s'accomplir sur le mode de la légende historique festive et contemplative. Cette fidélité à une histoire ou un patrimoine culturels instaure un régime de terreur où, dès que quelqu'un prend la parole, celui-ci devient suspect du pire et vit sous la menace de sa propre trahison... Ici, il est vrai, et *Liberté* me permet de le penser avec force, nous jugeons les politiciens, les artistes, les gens en termes de fidélité ou de trahison à l'idéal souverainiste québécois. Le dogme, qui n'est jamais vraiment défini, se voit confondu avec un repli frileux sur des valeurs passées auxquelles d'autres avant nous ont su penser. À ces prédécesseurs il faudrait sans cesse rendre hommage. Si « nous » ne sommes d'accord sur à peu près rien en ce qui concerne l'avenir du Québec et si les souverainistes s'entre-déchirent sur ce que sera demain ou sur les conditions d'accession à la souveraineté, tout le monde se réconcilie quand il s'agit de faire de René Lévesque un grand homme ou de commercialiser son image devenue rassembleuse. Le passé est ici canonisé, encensé, momifié, et tous les morts dans notre petit pays ont raison, puisqu'ils permettent de soutenir notre fierté et nos quotas de grands hommes nationaux. Il est évident que, s'il était vivant, Lévesque se crêperait le peu qui lui restait de chignon avec beaucoup de dignitaires actuels. Mais cela, bien sûr, il faut vite l'oblitérer pour maintenir le mythe d'un « petit quelque chose en commun » à tous les Québécois dignes de ce nom. Le passé érigé en vérité, en dogme, est là afin d'empêcher un travail de reformulation historique que ne peuvent malheureusement pas effectuer ceux qui sont incapables d'imaginer l'avenir, de le conquérir intellectuellement et politiquement. Les fêtes du 400^e anniversaire de Québec, qui vont se vouloir tonitruantes et pompeuses, seront d'autant plus imposantes qu'elles vont nous permettre d'effacer tous ensemble les défaites. Le Québec aurait pu

être autre chose... Et les 400 dernières années ont été aussi marquées par un désengagement de la France en Amérique, par une certaine disparition du fait français, que les festivités vont complètement masquer, pour ne pas dire refouler. Il n'y aura pas ici de véritable appropriation du passé québécois, mais bien plutôt une vide commémoration d'une fondation, qui se voudra joyeuse et dégagée, et qui évitera les questions fort importantes de la violence originelle, des guerres et exterminations qui la sous-tendaient.

Un voyage récent en Irlande, où j'ai pu me familiariser brièvement avec la pensée de William Butler Yeats, m'a permis de penser à un certain nombre de choses qui m'exaspèrent ici, au Québec. Yeats, défenseur convaincu de la cause irlandaise et du nationalisme, plaida en 1925 au Sénat en faveur du divorce que les catholiques nationalistes irlandais voyaient avec effroi et défendit l'idée que les protestants du Nord, ses ennemis politiques, étaient en cette matière et en d'autres plus progressistes que ses compatriotes et compagnons d'armes. Yeats n'hésita pas, en maintes occasions, à défendre en terre irlandaise des valeurs britanniques, qu'il voyait comme faisant aussi partie de son propre héritage irlandais et qu'il voulait pouvoir transformer, adapter et adopter selon les besoins de l'avenir de l'Irlande. Il n'acceptait pas que l'Irlande fonde son discours national sur la religion catholique qui jouait aux censeurs des textes et des corps. Je dirais que, ce qui manque souvent au discours nationaliste québécois, c'est cette capacité à accueillir et à dénoncer son propre passé dans ce qu'il peut avoir de contradictoire, et à en faire œuvre du futur. On reste dans une version homogène, bon chic bon genre, de l'histoire, que l'enseignement scolaire ne risque pas de mettre à mal...

Or, le Québec d'aujourd'hui, qui manque singulièrement d'unité et qui ne sait pas quoi faire de ce qu'il voit comme son manque, ne trouve pas d'autre moyen de s'ériger qu'en s'inventant des repoussoirs qui lui donnent finalement une cohésion tout à fait artificielle. Si les voiles, à Hérouxville, ne doivent pas passer, c'est bien parce que l'on croit qu'il y a quelque chose à

protéger. Or, cette chose qui se donne à être défendue n'existe en fait réellement que depuis le rejet, somme toute banal, d'autrui. Hérouxville, à ce que je sache, n'a jamais été reconnue pour être un lieu particulièrement féministe (je peux me tromper...), et sa défense légitime des femmes et de leurs droits ne peut être que suspecte parce qu'elle pose une valeur commune aux Québécois (le respect des femmes et un certain progressisme), laquelle se donne comme incontestée et réelle, mais qui cache à peine sa vraie raison d'être : la montée d'un discours religieux catholique qui met la femme dans une position peut-être respectable, mais quand même pas si enviable. Le Québec, dans son entier, n'a jamais été aussi féministe que depuis sa protection imaginaire contre la religion musulmane. J'en suis bien désolée, même s'il y a de quoi rigoler. Le travail pour que le Québec soit réellement féministe est encore immense, même si l'on ne cesse pour se reconforter sur la question de se comparer aux Français... Et maintenant avec les musulmans, nous venons de découvrir notre esprit révolutionnaire... C'est une vraie aubaine! Enfin, voilà un terrain commun pour fonder la nation... Ne pouvons-nous pas comprendre que le problème du Québec est d'être fier de ses réalisations, de sans cesse se réjouir de ce qu'il est, en se félicitant de ses réussites sans les critiquer. Cette manie des prix littéraires, des hommages, des archives, des livres d'histoire illustrant les grandes réalisations, ici, et aussi ailleurs, cette passion de la récompense et du passé glorieux, est là pour justement créer des lauriers sur lesquels s'asseoir. Ne faut-il pas plutôt être perpétuellement en alerte, tout en gardant des convictions? Il me semble nécessaire d'être capable de ne pas être simplement, et en toute occasion, le porte-parole de soi-même, de ses réussites et de ses idées, mais de savoir faire quelque chose de ses propres contradictions afin de les offrir en pâture à sa propre pensée. La place qu'occupe Victor-Lévy Beaulieu n'est pas celle d'un traître, n'en déplaît à Jasmin, mais plutôt celle d'un écrivain, d'un intellectuel qui essaie de penser la souveraineté hors des sentiers battus et des culs-de-sac de l'héritage du Parti québécois. Victor-Lévy Beaulieu se trompe peut-être, je ne sais, mais il tente de nous inviter à ne pas avoir une voix simplement lénifiante et, s'il trahit,

c'est comme Judas le fit sans le savoir, pour faire advenir le futur. Il nous donne à penser. C'est pourquoi, peut-être, en le trahissant complètement, mais en sachant ce que je peux lui devoir d'un point de vue littéraire et intellectuel, je me permets d'enchaîner sur les mots de Yeats à propos de la littérature : « Can we not build up a national tradition, a national literature, which shall be none the less Irish in spirit from being English in language? » Yeats avait en fait la chance (ou la malchance) de devoir penser l'héritage linguistique comme travail sur une langue anglaise-irlandaise, qui viendrait changer l'esprit de l'anglais. Il devait penser à une façon de voir dans l'anglais un possible devenir irlandais tout à fait singulier. Je sais bien que le gaélique a beaucoup disparu de l'Irlande et que le nationalisme souverainiste s'est presque éteint de l'Irlande du Nord. Yeats, le nationaliste, était peut-être un « traître » à la cause. Et je suis prête à changer d'avis sur ce que je viens d'écrire. Mais, pour me soumettre à l'idéal français et jouer ici le jeu jusqu'au bout, le jeu du « penser par soi-même » afin de ne pas être porte-parole de la nation québécoise dont je suis pourtant, malgré ce que l'on peut croire, une ardente défenseuse, je poserai la question suivante : ne pourrions-nous pas construire une tradition nationale, une nation, qui ne serait pas moins québécoise en esprit d'être anglaise, amérindienne ou musulmane dans certaines de ses manifestations et occurrences? Cette nation n'est-elle pas déjà un peu présente et ne faut-il pas lutter encore un peu, faire des efforts pour qu'elle continue à naître? (Pourquoi les mots « lutte », « combats », « efforts », ont-ils si singulièrement quitté le vocabulaire politique actuel, et pourquoi n'arrivons-nous pas à les extraire d'un certain contenu, héritage des années 1970, pour nous les réapproprier?) C'est la question de l'esprit d'un peuple et de la grandeur de cet esprit que pose ici Yeats, et cette question n'est pas simplement celle d'un esprit fantôme du passé qui, comme le spectre du père de Hamlet, nous demande de le venger. Une nation québécoise qui a un projet et un avenir peut se permettre de ne pas tout accepter de son héritage (pas toujours si vénérable que ça...) et de ne pas être simplement la porte-parole monocorde et monotone d'une identité, somme toute bourgeoise, qui n'arrive pas, malgré tous

ses efforts, à se fonder politiquement et qui se donne imaginairement sur le mode mythique. Établir une nation dans un passé commun impensé et vécu sur le mode d'un gentil «pétage de bretelles», puisque ce n'est plus sur le mode de la victimisation, est, il me semble, une entreprise vouée à sa perte.

Le Québec doit encore faire un effort, même plusieurs (*Liberté* là a bien raison...), afin d'être vraiment capable de se critiquer et de se trahir. Souverainement.